

ARO SÁINZ DE LA MAZA

Les muselés

roman traduit de l'espagnol
par Serge Mestre



PAR L'AUTEUR DU
BOURREAU DE GAUDÍ

actes noirs
ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Dans un sous-bois à la lisière de Barcelone, caché sous des feuilles mortes, gît le corps d'une jeune femme à l'aspect en tout point ordinaire, si ce n'est ses ongles, impeccablement manucurés : une étudiante de famille modeste qui finance ses études au service de recouvrement de créances dans un cabinet d'avocats, et arrondit ses fins de mois en faisant l'escort-girl.

Quelques jours plus tard, un des associés du cabinet qui l'employait est retrouvé mort dans son appartement cosu du centre-ville. De la chaîne hifi high-tech s'échappent encore des accords de blues, tandis que le champagne s'évente sur le comptoir de marbre noir.

L'enquête s'annonçait déjà ardue quand un sadique entreprend d'exposer dans les squares, à la vue des enfants, des chiens empalés. Les plaintes fusent et la pression est à son comble pour l'inspecteur Milo, chaque jour un peu plus gagné par la schizophrénie qui a déjà emporté son père et rongé désormais son frère Hugo. Mais ces troubles psychotiques qu'il essaie d'endiguer sont aussi sa plus grande force : une capacité hors pair à se mettre dans la peau des meurtriers.

Le pouvoir politique veut des arrestations pour ramener l'ordre dans la ville et refuse d'entendre les clameurs d'une cohorte d'Indignés pris au collet par le chômage, la corruption et la misère, prêts à tout pour simplement survivre. Mais qui sont les coupables ? Ces victimes ?

Dans une Barcelone en noir et blanc, pétrifiée et transie, asphyxiée par la crise, l'auteur conduit un thriller poignant sur la ligne rouge qui mène au précipice les exclus du système.

ARO SÁINZ DE LA MAZA

Aro Sáinz de la Maza est né à Barcelone en 1959. Il est éditeur et traducteur. Son premier roman, Le Bourreau de Gaudí (Actes Sud, 2014) a obtenu le prix international RBA du roman noir.

DU MÊME AUTEUR

LE BOURREAU DE GAUDÍ, Actes Sud, 2014.

Photographie de couverture : © Nikki Smith / Arcangel images

À la fin du chapitre 21, on lira les paroles de la chanson *One Bourbon, one Scotch, one Beer*,

composée et écrite par John Lee Hooker

© BMG Platinum Songs / Conrad Music, A Division of Arc Music Corp

Avec l'aimable autorisation de BMG Rights Management (France)

Titre original :

El ángulo muerto

Éditeur original :

RBA Libros SA, Barcelone

© Aro Sáinz de la Maza, 2016

© ACTES SUD, 2016

pour la traduction française

ISBN 978-2-330-06941-4

ARO SÁINZ DE LA MAZA

Les muselés

roman traduit de l'espagnol
par Serge Mestre

ACTES SUD

Pour Beatriz, évidemment.

C'est ainsi que finit le monde
Pas sur un Boum, sur un murmure.

T. S. ELIOT
(*La Terre vaine et autres poèmes*,
Paris, Seuil, 2006.
Traduction de Pierre Leyris.)

PROLOGUE

Il devait penser à de nombreuses choses. Par exemple, à une stratégie ; même si avoir une stratégie n'était pas son genre.

Il remonta le col de son vieux manteau et se frotta les bras avec ses mains gantées. À l'intérieur, il faisait plus froid que dehors, dans la rue. Il alluma la radio et chercha une station diffusant des nouvelles. On ne disait rien de ce qui s'était passé ; c'était encore trop tôt. La gamine. Il était inquiet pour la gamine aux traits orientaux.

Il devait régler ce petit détail.

Après avoir flairé l'endroit, le jeune beagle pissa par terre puis se mit à jouer avec l'ourlet de son pantalon.

— Tu es un vilain chien, lui dit-il en lui caressant la tête. Je vais devoir t'apprendre les bonnes manières. À ta maîtresse aussi. Nous devons tous faire des sacrifices, surtout vu la situation.

Le chiot haleta, langue pendante sur un côté de sa gueule ouverte. On aurait dit qu'il souriait. Qu'il avait envie de jouer.

L'homme saisit un balai, il écrasa la brosse avec son pied et tira sur le manche pour le déboîter. Il le posa ensuite contre le mur et le coupa en deux. Le beagle se lança immédiatement derrière l'un des morceaux, le serra entre ses dents et le rapporta en bougeant la queue.

Il le posa à ses pieds.

— Mais non, c'est pour toi, voyons !

Bien que ce fût un des bâtiments les plus fréquentés de la ville, personne ne s’y rendait avec plaisir. D’aspect tout à fait sobre, minimaliste, sa silhouette se découpait sur le ciel plombé, rempli de nuages sombres, et les gens y entraient tête baissée et visage solennel, dans une attitude résignée. La plupart portaient des vêtements noirs et se parlaient en murmurant. On n’entendait presque pas de rires. De l’autre côté des portes coulissantes, un homme d’âge moyen pleurait, face au mur ; à deux mètres de là, une femme et l’enfant qu’elle tenait par la main attendaient. Elle, montrant des signes d’impatience ; le gamin, complètement effrayé.

L’inspecteur Milo Malart fit la moue et finit de grimper le dernier tronçon de la côte qui menait jusqu’à l’entrée. À ses côtés, la sous-inspectrice Rebeca Mercader frissonna dans son gros anorak.

— Je ne comprends pas que tu portes juste un blouson avec le froid qu’il fait, dit-elle. Zéro degré. Tu ne te gèles pas ?

— Le froid est un état mental. Et je te rappelle que nous sommes là pour rencontrer un suspect, pas pour chasser l’ours.

— Un état mental ? Je vais t’en foutre, moi, de l’état mental, se rebiffa Rebeca en expirant un gros nuage de buée, genre tuyau d’échappement.

Ils pénétrèrent dans le funérarium de Les Corts.

Tandis qu’elle retirait ses gants et son bonnet de laine, Milo s’approcha de l’écran, près du comptoir de la réception, afin de vérifier le numéro de la salle de veille réservée au nom de la famille Costa. Puis il se dirigea vers l’escalier.

Rebeca pressa le pas pour venir à sa hauteur.

— C'est laquelle ?

— La 6.

Contrairement à l'ancien funérarium de Barcelone, celui de Les Corts se caractérisait par une luminosité lui conférant un vaste espace intérieur ouvert sur le ciel, autour duquel s'agençaient les quinze salles du rez-de-chaussée. Hermétiquement isolé derrière des parois de verre, un gazon bien soigné, ainsi que plusieurs cyprès et quatre bancs de granit, accueillait les personnes qui sentaient le besoin de prendre l'air ou de se détendre un instant en fumant une cigarette, sans sortir du bâtiment.

— Pas question d'aller faire un tour dans ce frigo, dit-elle.

Ils atteignirent le sommet de l'escalier et l'inspecteur Malart jeta un regard circulaire sur l'énorme hall distribuant les salles. Il aperçut la numéro 6. Un groupe composé d'une trentaine de personnes se pressait devant elle. Les hommes portaient un costume sombre, une chemise claire et une cravate ; et les femmes une robe noire, des talons hauts et des bas. Au centre, un homme avec une mine contrite, gros, de petite taille, mâchoire arrondie et visage aplati, recevait les condoléances de rigueur après accolades, baisers et autres manifestations de douleur incompréhensibles, ainsi que put le constater Milo en arrivant à sa hauteur.

Marcelo Costa, le fils du défunt, le reconnut immédiatement. Il ne pouvait en être autrement. Malart était différent il se distinguait des autres personnes par sa tenue : jean, bottes jaunes de bûcheron canadien, rigides et lourdes, pull noir à col roulé et blouson de cuir élimé ; ainsi que par sa taille et son allure négligée : barbe de deux jours, cheveux décoiffés et l'air de ne pas avoir dormi depuis une semaine. Leurs regards se croisèrent et les yeux exorbités de Costa, soulignés par de grands cernes violacés, envoyèrent plusieurs messages. Surprise, crainte, alarme, colère, soulagement. Milo prit note de tous ces signaux contradictoires.

Il tendit la main et l'autre la lui serra de façon mécanique. Elle était flasque, molle.

— Monsieur Costa, je vous présente mes plus sincères condoléances. Pourrions-nous nous entretenir un instant en tête à tête ?

Le visage de l'homme se tendit.

— Je ne comprends pas ce que vous faites ici, je vous ai déjà dit tout ce que je savais.

— Juste une ou deux questions, seulement quelques minutes.

— Et ça ne peut pas attendre ? Nous sommes en pleine veille, susurra-t-il en indiquant d'un geste les personnes qui se trouvaient autour de lui, de plus en plus nombreuses. Je dois recevoir la famille et les amis. L'enterrement aura lieu demain. Après tout le temps que vous avez mis à nous remettre le corps de mon père afin de pouvoir lui donner une sépulture digne, voilà que vous venez encore...

— Cela relève de l'institut médico-légal, monsieur, ça ne dépend pas de nous. Mais vous pouvez nous accompagner au commissariat si vous préférez.

Costa respira profondément tout en scrutant du coin de l'œil les gens qui, mine de rien, ne les quittaient pas des yeux.

— Très bien, comme vous voudrez, dit-il. Mais vous ne pourriez pas me poser ces questions dans un endroit plus discret ? Vous comprenez...

— Parfaitement, dit Milo en indiquant l'escalier. Puisque vous fumez, nous pourrions nous rendre dans le jardin intérieur, qu'en pensez-vous ?

Marcelo Costa acquiesça en hochant impatiemment la tête.

— Finissons-en au plus vite, dit-il en se mettant à marcher.

Sans tenir compte de la moue d'agacement de son équipière, l'inspecteur Malart s'appêta à lui emboîter le pas lorsqu'une femme leur barra le chemin. Vêtue d'un pantalon large assorti à son blouson noir dissimulant difficilement sa grossesse avancée, Marta Servert, visage anodin couvert de taches de rousseur, allure timide et étriquée, s'adressa à son mari avec un air inquiet.

— Quelque chose ne va pas, Marcelo ? Qu'est venue faire la police ici ?

— Ne t'inquiète pas, ma chérie, je vais bavarder une minute avec eux et je reviens tout de suite. Occupe-toi des gens en attendant, veux-tu ?

Elle caressa son gros ventre.

— Je ne comprends pas. Il y a un problème ? demanda-t-elle en se tournant vers Milo et Rebeca, puis, prenant un air

des plus naturels, elle s'efforça de ne pas élever la voix. Nous sommes en pleine veillée funèbre et vous nous dérangez, ce n'est pas correct du tout. Comment osez-vous? Et... devant la famille et les amis, en plus... C'est honteux, faites-moi le plaisir de vous en aller et de...

— Ne vous fâchez pas, madame, ce n'est pas recommandé dans votre état, coupa la sous-inspectrice Mercader. Ce ne sont que quelques questions de routine, rien qui doive vous inquiéter.

Elle la toisa de haut en bas, avec une certaine rancœur. Puis elle prit son mari par le bras et, nerveuse, prétendit qu'elle allait appeler un avocat.

— Allez-y, madame, dit Milo. C'est une excellente idée, surtout si votre époux nous a caché quelque chose.

Il s'adressa à lui :

— Vous nous avez caché quelque chose, monsieur Costa? Vous désirez faire appel à un avocat?

— Mon Dieu, nous sommes en train de nous faire remarquer, dit-il en lâchant la main de sa femme. Ne compliquons pas les choses, pourquoi ferions-nous appel à qui que ce soit? Je vais répondre à vos questions et on n'en parle plus. N'est-ce pas, inspecteur?

— Absolument.

Costa embrassa son épouse sur la joue, et ils reprirent tous trois la direction du rez-de-chaussée. Marta Servert observa leurs dos sans cesser de se caresser le ventre, comme pour calmer le bébé.

Rebeca poussa la porte de verre qui ouvrait sur le petit jardin intérieur, Costa et Milo la franchirent, puis elle les suivit, en la refermant derrière eux. Elle remonta le col de son anorak jusqu'au menton et, tandis qu'ils prenaient place sur un des bancs, elle s'appuya contre la porte, à quelques pas, elle enfonça son bonnet sur sa tête et enfila ses gants, son porte-bloc-notes coincé sous le bras.

— Bien, que voulez-vous savoir?

— Votre épouse est enceinte de combien de mois? demanda Milo.

— Huit.

— Le bébé va donc naître en février ; c'est une bonne date. Verseau ou Poissons, si je ne m'abuse. C'est pas grave, les deux sont de bons signes. C'est une fille ou un garçon ?

L'homme battit des paupières avec une certaine stupeur.

— Un garçon, dit-il.

— Excellente nouvelle, félicitations. Et félicitez votre épouse de ma part. C'est votre premier, n'est-ce pas ? Vous verrez, les enfants sont une bénédiction ! Il n'est rien de plus fantastique que de mettre un enfant au monde, croyez-moi.

— Mais... Vous êtes très aimable, je vous remercie.

— Ça va vous changer la vie, ajouta Milo en souriant. Ils sont géniaux. Vous n'imaginez pas l'expérience que vous allez vivre. Vous m'en direz des nouvelles dans quelques mois.

Costa se gratta la nuque.

— Inspecteur, pourrions-nous en venir directement au fait, à ces fameuses questions ?

Milo lui tapota le genou à plusieurs reprises.

— Marcelo, Marcelo, que va-t-on bien pouvoir faire de toi ?

— Pardon, que dites-vous ?

— Nous savons que c'est toi qui as tué ton père. Nous avons tous les éléments prouvant, sans l'ombre d'un doute, que c'est toi le coupable, dit-il.

Immédiatement après, il étudia l'assassin. Ses réactions.

L'homme nia absolument tout et à plusieurs reprises. Milo demeura silencieux, les yeux fixés sur son interlocuteur. Malgré la température glaciale de ce réfrigérateur de verre, il s'aperçut que plusieurs gouttes de sueur commençaient à dégouliner sur son front tout pâle.

— Pour l'amour de Dieu, puisque je vous dis que je n'ai tué personne.

Il répéta sa théorie selon laquelle les assassins étaient des voleurs, qui avaient réussi à se cacher dans le hall de l'immeuble, puis, après avoir forcé la porte de la cour, à se hisser par les descentes de gouttière jusqu'au deuxième étage, où ils avaient brisé la vitre de la salle de bains pour s'introduire dans l'appartement de son père. Et il insista sur le fait qu'il était

clair que les malfaiteurs savaient qu'il possédait une grosse somme d'argent dans son coffre-fort, car ils l'avaient violemment malmené pour qu'il leur donne la combinaison, mais qu'ils n'avaient pas prévu qu'il ait un infarctus.

— La tension, à son âge. C'était trop pour mon pauvre père.

Milo écouta son récit sans bouger un seul muscle de son visage. Il ne fut pas étonné par une telle profusion de détails. C'était habituel chez quelqu'un qui fabule, chez quelqu'un qui ment.

L'homme poursuivit en affirmant que ce genre d'agression était courant, qu'il s'en produisait fréquemment.

— Il suffit de lire la presse. Ce sont des bandes organisées, dont la plupart viennent des pays de l'Est, des professionnels qui... qui en voyant que mon père était mort se sont enfuis sans rien emporter.

Il commença à s'emmêler dans ses explications et à lancer des regards fuyants en direction de ses amis et des membres de sa famille qui l'observaient à travers les cloisons de verre. Il esquissa un sourire. Milo remarqua qu'il s'agissait de toute évidence d'un faux sourire, en raison de son aspect dissymétrique, nulle trace de patte-d'oie ni de froncement de sourcils.

— Vous pensez que j'ai suffisamment de cran pour tuer quelqu'un? Et, en plus, quel pourrait bien être mon mobile?

Il conserva son faux sourire jusqu'au moment où il réussit à actionner les muscles orbiculaires de ses paupières, parvenant ainsi à faire apparaître ses pattes-d'oie. Mais les sourcils, qui ne se fronçaient pas le moins du monde, le trahirent à nouveau.

— Vous devez me croire, inspecteur. Je suis innocent. Je n'ai rien à voir là-dedans.

Il arqua les sourcils, mais ne put éviter qu'ils s'approchent l'un de l'autre, signe de crainte et d'inquiétude. "Maudit Ekman, avec son manuel sur la façon de détecter les mensonges d'un suspect", pensa Milo qui s'obstinait à ne pas ouvrir la bouche et commençait à s'ennuyer. Et lorsqu'il se surprit à analyser le point où se fixait son regard, il se dit qu'il en avait par-dessus la tête de cette comédie.

— Marcelo, je vais te donner un conseil. S'obstiner à soutenir des mensonges va t'attirer des ennuis bien pires que ceux

qui vont te tomber dessus si tu avoues. Je ne sais pas si je suis suffisamment clair.

— Je vous le jure, ce n'est pas moi. Ce sont ces malfaiteurs qui ont ligoté mon père sur une chaise et lui ont enfoncé un mouchoir dans la bouche, dit-il en desserrant le nœud de sa cravate. Ce sont ces fils de pute les coupables de sa mort, pas moi.

Milo fit signe vers le haut, en direction de la famille et des amis.

— Réfléchis, Marcelo, réfléchis. De toute façon, ils sauront tout. C'est mieux pour toi d'avouer. Nous savons que c'est toi. Nous avons les preuves, des preuves irréfutables.

Costa soutint son regard quelques secondes. Ensuite, il tira un paquet de cigarettes de sa poche et en alluma une. Au moment d'exhaler la fumée, il décroisa les jambes, puis les croisa à nouveau.

Après la troisième bouffée, il dit :

— Je ne vois pas de quelles preuves vous voulez parler, ce n'est...

— Tu mens, coupa Milo. Nous savons que c'est toi.

— À l'heure du crime, j'étais avec...

— Avec ta femme, en train de dormir. C'est ton alibi. Cela figure dans sa déclaration. Tu n'as pas quitté la maison de toute la nuit. Mais elle dort d'un sommeil très lourd, et elle ne s'est pas réveillée lorsque tu es sorti de l'appartement. Nous avons posé des questions. Nous avons enquêté un peu. Tu as commis une erreur, Marcelo. Une erreur parmi tant d'autres. Tu as oublié les caméras de surveillance.

— Les caméras de surveillance ?

Il accéléra le rythme de ses bouffées.

— Pour la surveillance de la circulation. Semblables à celles qui se trouvent sur la place du Docteur Barraquer, en face de chez toi. Elles ont enregistré ta sortie du parking dans ta voiture.

— Je suis parti à la recherche d'une pharmacie de garde, parce que...

— Et à celles qui se trouvent au carrefour de la Vía Augusta et de la rue Santaló. Elles ont enregistré le moment où tu as tourné en direction de la rue Herzégovine. Et qui est-ce qui habite dans cette rue ? Bingo. Ton père, la victime.

— Je suis allé à la pharmacie de la rue Descartes, je...

— Troisième caméra de surveillance : celle qui est située place Boston, où finit la rue Herzégovine. Et ne viens pas me parler de la pharmacie qui se trouve à proximité car, cette nuit-là, elle n'était pas de garde.

Dans un geste inconscient, Costa se gratta la pliure du genou, puis se justifia de ne pas le lui avoir dit avant, parce que cela n'avait rien à voir avec l'affaire. Il prétendit qu'il s'était contenté de faire un tour, rien d'autre.

— Comme tu voudras, dit Milo. Tu veux d'autres preuves ? Marcelo croisa les bras. Il acquiesça.

— Ton père possédait un chien, un berger de Majorque, tout noir. Aucun voisin ne l'a entendu aboyer. Tu trouves ça normal ? Cette race est fidèle à son maître jusqu'à la mort, et on n'est pas en train de parler d'un petit caniche. Il pèse au moins quarante kilos, c'est pour ça que ton père l'appelait Gros. Une sacrée bête. Et voilà que des voleurs s'introduisent dans l'appartement et qu'il reste là peinard, sans aboyer et sans défendre son maître ? À d'autres, mon cher Marcelo.

— Ils l'ont peut-être drogué. C'étaient des prof...

— Te fatigue pas, nous avons vérifié. Pas une trace de drogue.

Marcelo jeta le mégot par terre et l'écrasa du bout de sa chaussure.

— Il ne faut pas croire tout ce qu'on raconte sur les chiens, dit-il en se frottant l'intérieur de l'avant-bras, puis en prenant une autre cigarette. Gros est calme comme un agneau, très docile avec les étrangers. Ma femme ne le supporte pas, elle ne veut pas qu'il salisse l'appartement, il est enfermé dans la voiture, dans le parking du funérarium. Elle dit que...

— Avec tout le respect que je te dois, je n'en ai rien à foutre de ce que dit ta femme. Tu avais peut-être de bonnes raisons pour le tuer, ça je peux le comprendre. Mais tant que tu y étais, tu aurais pu le faire proprement. Tu es vraiment un bricoleur, Marcelo.

Costa se leva.

— Je n'ai pas à supporter ce genre de...

— Rassieds-toi, Marcelo, dit Milo.

Il obéit immédiatement.

— Je continue à énumérer tes erreurs. La fenêtre fracturée de la salle de bains, par exemple. Nous avons découvert les morceaux de verre dans la cour intérieure et pas à l'intérieur où ils auraient dû tomber. Erreur de première année de maternelle. Et puis il y a aussi la porte de la cour qui, d'après toi, est l'endroit par où sont passés les voleurs après l'avoir forcée. Mais nous n'avons pas trouvé la moindre trace d'effraction. Encore un détail qui t'a échappé.

— Le concierge a pu oublier de la refermer, il est âgé et...

— Nous n'avons pas non plus trouvé de marques ni de traces de pas sur les tuyaux de descente. Tu ne vas pas me dire que ton père a ouvert la porte à des inconnus un peu après minuit, tout de même?

— Que voulez-vous que je vous dise? Les enquêteurs, c'est vous.

— Un piètre bricoleur, Marcelo. Voilà ce que tu es.

L'homme rougit. Au bout d'un moment, il répéta qu'il n'avait tué personne de toute sa vie, qu'il était un homme pacifique, travailleur, fidèle à son épouse... et qu'il n'aurait jamais eu l'idée de commettre une chose pareille. Qu'il était vraiment désolé de ne pas avoir été sincère envers eux concernant la promenade qu'il avait faite en voiture la nuit du cambriolage, mais qu'il avait pensé que c'était un détail qui n'apporterait rien à l'enquête et que c'était pour cette raison qu'il l'avait omis. Qu'il comprenait que cela ait pu entraîner des soupçons contre lui, mais qu'ils étaient sans fondement, que c'était une perte de temps, et qu'il regrettait d'avoir passé cet épisode sous silence, puis il s'était confondu en excuses.

Milo écouta son baratin sans broncher. Il n'aimait pas ce gars trop mielleux. Cependant, parler avec lui faisait partie de son travail. Concrètement, lui arracher ses aveux. Il savait qu'il était coupable, il n'avait pas le moindre doute là-dessus, mais il ne possédait pas de preuve accablante, seulement quelques preuves circonstancielles, et le seul moyen de le déférer devant le juge était de lui faire avouer l'assassinat. Le manuel expliquait comment faire : intensifier son anxiété, provoquer chez lui le besoin de se libérer du poids de son crime, démolir sa résistance,

atténuer les conséquences négatives qu'il craint d'endurer s'il passe aux aveux, lui fournir des excuses morales, minimiser la gravité de son acte, déplacer la culpabilité...

Mais le manuel ne fonctionnait pas toujours.

En plus, Milo ne faisait pas vraiment confiance aux manuels.

Avec ce type-là, il lui faudrait improviser une autre méthode. Et il savait laquelle. Il la voyait clairement. Il devait impulser dans son esprit l'émotion dont il avait le plus besoin. Son point faible. Son profond malaise. Même si cela lui retournait les tripes.

— Tu parles super-bien, Marcelo. Mais tu ne me convaincs pas. Tu triches et ce n'est pas du jeu. Ta déclaration est pleine d'éléments inconsistants et de mensonges. Rien ne s'emboîte correctement.

— Je n'ai tué personne, dit-il d'une voix monotone.

— D'après les résultats de l'autopsie, ton père n'est pas mort d'un infarctus, mais par asphyxie. Il s'est noyé dans son propre vomi. C'est une mort horrible, dit-il, puis il signala le premier étage. C'est pour ça qu'il est là, dans la salle de la veillée. Tout seul. Il a eu le châtement qu'il méritait, n'est-ce pas ?

Costa écarquilla les yeux, confondu.

— Mais de quoi diable parlez-vous ?

— Je dis que c'était un sacré salopard.

L'homme serra les lèvres tout en levant les yeux au ciel, couvert de nuages. Il fit doucement non de la tête.

— Là, vous avez raison. C'était un connard.

Milo réduisit la distance qui les séparait sur le banc.

— Ça arrive souvent. On n'a pas besoin d'obtenir un permis pour devenir père. Si je te racontais comment était le mien... C'est pour ça que je peux comprendre ce que tu ressens. Parfois, on n'a pas le choix. Et tu as eu l'idée de faire croire à un vol, pour cacher le crime.

Costa demeura silencieux, la tête dans les nuages de plus en plus denses et de plus en plus sombres. Il laissa échapper un grand soupir.

— Il va pleuvoir, dit-il. Ou peut-être avec un peu de chance, carrément neiger. Ce serait génial, non ? C'est un ciel de neige.

Milo se tourna vers Rebeca et, mine de rien, lui fit le signe typique du surfeur, mais en approchant son pouce de l'oreille

et l'auriculaire de ses lèvres. Elle tira immédiatement le portable de sa poche.

— Marcelo.

— Je n'ai rien fait, dit-il sans baisser les yeux.

Milo se leva lentement, se plaça bien en face de lui, et se pencha pour approcher son visage à quelques centimètres du sien.

Il lui posa les mains sur les épaules et dit :

— Tu veux que je te raconte comment je pense que ça s'est passé?

— Comme vous voudrez. De toute façon, qu'est-ce que ça peut faire?